

*Les Frères Goncourt, "un déshabillé de l'âme"*, par Michel Caffier, Presse Universitaires de Nancy, 1994, 439 p., 160 F.

## **Les Goncourt, ou la rumeur d'un siècle**

par Pierre-Marc de Biasi

Malgré quelques anciennes mais brillantes et toujours très actuelles analyses littéraires (de R. Ricatte, notamment), on ne disposait, jusqu'à présent, que de peu d'ouvrages de synthèse sur les Goncourt. Michel Caffier comble la lacune par une double publication : une biographie étoffée aux Presses Universitaires de Nancy, *Les Frères Goncourt, "un déshabillé de l'âme"*, et un "Que sais-je?" aux PUF sur *L'Académie Goncourt*. Dans deux ans, on commémorera le centenaire de la disparition d'Edmond. L'heure est aux bilans : que reste-t-il des Goncourt?

Edmond et Jules de Goncourt feraient-ils encore partie de notre paysage littéraire s'ils n'avaient eu l'idée fumante de créer —avec mille difficultés, l'histoire vaut la peine d'être connue— l'Académie qui porte leur nom et dont le prix, très convoité comme on le sait, entretient chaque année leur mémoire? Il faut croire que oui. Mais ce ne serait sans doute pas grâce à leur œuvre proprement dit qui pourtant ne manque pas d'ampleur : une quinzaine de romans, une dizaine d'essais historiques, quatre drames, sept études sur l'art, dont douze monographies sur la peinture du XVIIIe siècle, et quelques œuvres diverses. Malgré l'importance de l'ensemble (une cinquantaine de volumes), ces œuvres assez inégales, sont aujourd'hui un peu oubliées, à l'exception d'une poignée de romans (*Germinie Lacerteux, La Fille Elisa* ou *Renée*

*Maurepin, Les Frères Zemganno*) et de quelques essais. En fait, même si l'Académie n'avait jamais existé, les frères Goncourt seraient restés bien vivants grâce à leur monumental et sulfureux *Journal* (9 tomes), qui fut, à coup sûr, l'une des causes principales de leur rejet et des anathèmes qui pèsent encore sur leur nom : une hostilité facile à comprendre dès que l'on se reporte aux contenus, et d'autant plus vive que ce *Journal*, qui n'épargnait personne, fut publié, du vivant même d'Edmond, entre 1887 et 1896. Cette chronique intime, écrite pendant vingt ans par les deux frères, de décembre 1851 à la mort prématurée de Jules en 1870, puis poursuivie par Edmond pendant vingt-cinq années encore jusqu'en décembre 1895, constitue un document exceptionnel sur le monde littéraire : une véritable mine d'informations, à exploiter avec la plus grande circonspection, mais richissime en témoignages de première main sur ce que les écrivains pouvaient révéler, en privé, de leurs intentions, projets, recherches et rédactions. Impossible, par exemple, de comprendre la genèse initiale de *L'Education sentimentale* sans se reporter à une conversation avec Flaubert que les Goncourt relatent comme une simple curiosité à la date du 29 mars 1862. On pourrait citer cent autres exemples qui expliquent pourquoi, malgré ses allures biscornues, ce trésor de "petite histoire" littéraire fut, est et restera longtemps une référence indispensable aux dix-neuviémistes<sup>1</sup>.

Ce *Journal*, pain béni (mais empoisonné) pour tout biographe des Goncourt, se retrouve évidemment partout

---

<sup>1</sup>Depuis 1989, on dispose d'une bonne édition en 3 forts volumes (par R. Kopp, avec un texte établi et annoté par R. Ricatte) dans la collection Bouquins des éditions Robert Laffont.

dans l'ouvrage de Michel Caffier, sous forme de citations, et plus souvent encore de manière indirecte, comme source fondamentale du récit. *Les Frères Goncourt, "un déshabillé de l'âme"* est une étude complète qui nous mène avec force détails, de la naissance à la mort des deux écrivains (Edmond 1822-1896, Jules 1830-1870). Chemin faisant, l'évocation biographique passe en revue la genèse des œuvres et une bonne partie de l'histoire sociale et littéraire de la seconde moitié du XIXe siècle français : le livre de Michel Caffier condense en un volume l'énorme masse du *Journal* et y parvient, sans adhésion ni désaveu, en sachant inventer une juste distance critique, ce qui, en somme, peut passer pour une véritable performance. Car, tout en suivant la chronologie des faits biographiques qu'il était bien difficile d'aller chercher ailleurs que dans le *Journal*, il n'était pas non plus possible de s'en tenir au seul point de vue ultra-narcissique et légèrement paranoïaque des deux frères. Il fallait donc les observer en train d'observer : entrer dans les coulisses du *Journal* pour les comprendre, dans leur singularité et leurs limites, mieux qu'ils ne s'étaient compris eux-mêmes.

Terriblement mondains, curieux jusqu'à l'obsession, mais conservant en chaque occasion leur mine de grands seigneurs blasés, les Goncourt connaissaient tout le monde, étaient de tous les salons, ne manquaient pas un dîner Magny, avaient eux-mêmes "leur jour" : véritable carrefour des rumeurs parisiennes, rien ne pouvait leur échapper. Le *Journal*, tenu avec une grande régularité, fourmille de témoignages, de portraits en situation, d'anecdotes, de choses vues et de paroles rapportées que Jules et Edmond consignaient le plus

souvent "à chaud", et assez fidèlement, quelques heures seulement après en avoir été témoins. Fidèlement, car ils ne semblent pas avoir intentionnellement altéré les informations qu'ils enregistraient. Mais comprenaient-ils toujours l'enjeu des situations qu'ils évoquaient ou le sens des propos qu'ils transcrivaient? Ils ont côtoyé de près quelques très grands écrivains, et fréquenté assidûment tout ce qui pouvait se rencontrer en France comme intellectuels de premier plan, mais à force de vouloir ne pas s'en laisser conter, leur *Journal* finit par rétrécir les hommes et les idées à l'état de méprisable poussière microscopique, quand la verve de l'aigreur ne tourne pas carrément à la divagation. Voici juste un petit aperçu : Taine devient "ce paillason de Taine", "le conard que ce Taine", "le lâche couillon", et j'en passe. Renan? "Une tête de veau qui a des rougeurs ... un homme malsain", "le rhéteur du j'm'en foutisme". Hugo? "un vieil imbécile", "vieux jeu" qui prend "un ton oraculaire à propos des choses les plus simples". Michelet, à qui ils font d'obséqueuses visites rue de l'Ouest, ne vaut rien : "Il ramasse dans le fumier de l'histoire une certaine bouillie de faits". Baudelaire est complètement surfait : pour la poésie, c'est un "génie de brasserie", pour la critique et les Salons, "le Saint Vincent de Paul des croûtes crevées, une mouche à merde en fait d'art". Verlaine n'est qu'"un pédéraste assassin", Villiers de l'Isle Adam, "un alcoolique", et Rimbaud ne mérite une mention que pour sa "perversité". Les Goncourt s'étonnent : comment de telles nullités parviennent-elles à séduire la jeunesse? Réponse : "En ce temps, on a le goût de la vie malpropre". Mais les amis les plus proches en prennent presque autant pour leur grade.

Même le vieux Flaubert, celui qui les appelait "mes bichons" et qui terminait ses lettres par "Je vous baise sur vos quatre joues", même lui ne trouve pas grâce à leurs yeux : "un fond de provincial poseur", "un esprit gros et empâté comme son corps" se grisant "des contre-vérités qu'il débite". Pour Zola, qui a en plus le tort d'avoir de gros tirages, c'est encore pire : *L'Assommoir* n'est qu'un plagiat de *Germinie Lacerteux* qui est le véritable "roman -type" du naturalisme, et son voyage à Rome, une pâle imitation de *Madame Gervaisais*. Quant au jeune Maupassant, ce n'est qu'un maladroit qui fait ses médiocres nouvelles avec "la glane du dernier assassinat, du dernier adultère ... mêlé de racontars d'après dîner de gens du monde". Michel Caffier ne tombe nullement dans le travers attendu qui aurait consisté à vouloir justifier ou dissimuler de telles inepties. Sans s'y attarder, il les passe honnêtement en revue, réservant l'essentiel de son effort à un collage très astucieux des meilleurs moments du *Journal*, enrichi de substantielles enquêtes sur l'environnement politique, intellectuel et artistique des Goncourt, le tout mis en perspective dans un récit qui redessine le contexte historique et la réception de l'œuvre, avec, en fin de volume, d'excellents outils chronologiques et bibliographiques. Ouvrage riche et touffu, parfois un peu difficile à lire par la diversité et l'accumulation de ses informations, "le Caffier" est une somme qui deviendra vite un usuel pour les amateurs du XIXe siècle.